

distinctes, placées à la suite l'une de l'autre, les douze premières lignes en grec et le reste en latin. C'est, comme nous l'avons dit, une épitaphe bilingue, ou plutôt, la seconde partie n'étant pas une exacte répétition de la première, ce sont, l'une après l'autre, deux épitaphes d'un même personnage, l'une grecque, l'autre latine, disant toutes deux à peu près les mêmes choses, mais en des termes différents. L'épitaphe grecque est en vers; l'épitaphe latine est simplement en prose; chacune des deux, en outre, contient des détails qui ne se rencontrent pas dans l'autre.

Cette inscription remarquable devait, à juste titre, avoir le privilège d'attirer l'attention, sans qu'il fût besoin, pour cela, du prestige fortuit dont vint l'entourer, à son apparition, une méprise singulière. La partie grecque, difficile à déchiffrer, confuse, effacée en partie, semée de caractères d'une forme insolite (1) et de noms propres bizarres, fut jugée en premier lieu, toute autre chose que ce qu'elle est, et le bruit se répandit rapidement de la découverte d'un texte celtique, accompagné d'une traduction latine. On crut sincèrement à une seconde *Pierre de Rozette*, et tenir enfin cette fois, d'un hasard merveilleux, la clé du mystère à peu près impénétrable jusqu'à présent qui enveloppe l'ancien idiôme de nos pères. Ce qu'une pareille trouvaille dut éveiller d'espérances, de curiosité, d'anxiété vive et ardente, est facile à concevoir.... Pour n'être que grecque et latine et n'avoir pas réalisé des illusions par trop brillantes, l'inscription de Genay n'en offre pas moins un monument d'épigraphie rare, curieux entre les plus curieux. Il y est question d'une ville mentionnée dans la Bible, d'un commerçant venu du fond de la Palestine, honoré de titres dans son pays et dans celui-ci, ayant un entrepôt de marchandises à Lyon et un autre dans

(1) Les E ont une forme qui se confond avec celle du Σ.